

sant qu'ils étaient allés pêcher, occupation à laquelle cependant ils ne se livraient guère pendant la nuit : d'ailleurs leurs regards mêmes les condamnaient. Tout ce que nous pûmes faire de plus, fut d'aller aux cabanes d'Otou et d'Aïddi, et de les prier d'envoyer des hommes à la poursuite de Tucker; ils nous le promirent. Le lendemain André le Suédois étant venu à bord, on le renferma, parce qu'il était évident que c'était lui qui avait débauché Tucker, et on savait qu'il s'efforçait de former un parti qui aurait pu être dangereux pour les missionnaires. Le capitaine résolut donc de ne pas le laisser dans l'île.

« Son compatriote Pierre, qui vint peu de temps après, confessa que Matémou, habitant de Matavaï, avait caché Tucker dans un petit bois. Aïddi étant arrivée sur ces entrefaites, on sollicita son secours; elle le promit, et alla aussitôt à terre. Je l'accompagnai; elle dépêcha une troupe de gens d'Otou, aidés de plusieurs des frères, auxquels je me joignis avec le canonier. Nous fouillâmes le bois; ce fut en vain. Nous apprîmes que Tucker avait pris le chemin d'Oparré, avec le dessein d'aller à Attaourou : en conséquence de cet avis, trois des frères s'armèrent et se mirent à ses trousses; le capitaine était décidé à le ravoïr à tout hasard, afin de prévenir tout désagrément pour les frères, et aussi de décourager la désertion.

tion. Les frères revinrent le 29, très-fatigués de leur poursuite. Enfin, le 30 Aïddi arriva dans une pirogue avec trois missionnaires, deux domestiques d'Otou, et Tucker garrotté, qui maudissait cordialement Otou de sa perfidie. Il paraît que ce prince a trempé dans toute cette affaire, et qu'il a tous les jours fourni des vivres à Tucker; mais le capitaine ayant dit en présence d'Aïddi que si le fugitif ne se retrouvait pas, il emmenerait Otou à bord, celui-ci fut tellement effrayé de la menace, qu'il envoya dire à Tucker qu'il avait besoin de lui, et fit mettre des missionnaires en embuscade derrière le rivage, qui se saisirent de lui quand il parut, et le traînèrent dans la pirogue, ce qui ne se fit pas sans une grande résistance et des imprécations de sa part. Il fut enfermé. Comme Aïddi était toute tremblante, nous lui en demandâmes la raison; elle dit que c'était de crainte qu'André ne fût relâché, et ne se vengeât d'elle, et de tous ceux de ses compatriotes auxquels le capitaine avait montré de la bienveillance; et qu'il se ferait un jeu de leur enfoncer son couteau dans le corps.

« Manné-Manné, qui avait été si assidu auprès de nous et nous avait témoigné tant d'amitié et de bienveillance, n'envoya que le 31 présenter ses devoirs au capitaine son tayo; un présent accompagnait le message : il faisait dire en même temps

que le lendemain il serait à bord. Le 1^{er}. août il entra dans la baie de Matavaï, sur le navire qu'il venait de construire à Eimeo; il l'emmena ensuite le long du *Duff*, pour que le capitaine pût le voir. C'était réellement une chose étonnante pour le coup d'essai des insulaires. Manné-Manné demandait avec instance des voiles, des cordages, une ancre, enfin tout ce qui était nécessaire pour gréer et équiper son petit bâtiment: on n'avait malheureusement rien de trop. Le capitaine, pour le consoler, lui donna son propre chapeau à trois cornes, et divers objets. Manné-Manné n'était cependant pas satisfait. « Oh! s'écria-t-il, beaucoup de gens m'ont dit que vous vouliez voir Manné-Manné: me voici; vous ne me donnez rien. » Il fit un jour la même observation aux missionnaires. « Vous me donnez, leur dit-il, beaucoup de paroles et beaucoup de prières pour l'éatoua, mais très-peu de haches, de couteaux, de ciseaux, ou d'étoffe. » Au reste, l'avidité n'était pas le défaut de Manné-Manné; quand il a reçu quelque chose, il le distribue entre ses amis et ses serviteurs: de sorte que des nombreux présents dont nous l'avions gratifié, il ne lui restait à notre départ qu'un chapeau retapé, une culotte et un vieil habit noir, qu'il a garni d'une frange de plumes rouges. Il excuse cette prodigalité en disant que s'il ne se conduisait pas ainsi, il ne serait

jamais roi ni ne resterait un personnage d'importance.

Les Anglais purent espérer que leurs efforts pour arracher les Taïtiens à leurs superstitions cruelles ne seraient pas entièrement inutiles. Plusieurs jours après le retour du *Duff*, on apprit à Wilson que le jeune roi était venu à Matavaï. Il se mit aussitôt dans un canot pour aller le voir. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'il avait sacrifié un homme; les missionnaires lui témoignèrent en des termes si énergiques leur horreur pour cette action épouvantable, qu'il décampa aussitôt pour Pappara. Le capitaine qui débarquait en ce moment, l'arrêta ainsi que la reine, et lui demanda où il allait de si bonne heure en courant le long du rivage. Il répondit que les missionnaires étant fâchés, il supposait que le capitaine l'était aussi. Wilson lui dit que c'était fort mal de sacrifier un homme: Otou nia le fait; le capitaine le supplia de ne pas commettre de cruauté semblable, et l'invita à retourner, lui promettant de lui donner une pirogue qu'il avait exprès amenée de Tongatabou. Le lendemain il vint avec sa femme le long du bord, et reçut la pirogue; après l'avoir examinée pendant près de deux heures, il s'y embarqua; elle paraissait lui plaire beaucoup.

Pendant l'absence du *Duff*, plusieurs des frères qui avaient fait des voyages dans l'île, en esti-

maient la population à 50,000 âmes, dans les deux péninsules qui la composent. Quoique ce nombre d'habitans ne fut que le quart de celui auquel Cook l'évalue, il parut à Wilson bien au-dessus de la réalité. Il chargea donc son frère Guillaume Wilson, auteur de la relation du voyage, de faire le tour de l'île avec le Suédois Pierre, et d'essayer quelque moyen d'estimer la population dans chaque territoire. Ils étaient accompagnés de deux insulaires qui portaient le bagage; un troisième s'était engagé à les transporter au-delà des nombreux ruisseaux qu'ils devaient nécessairement traverser. Cette précaution était très-nécessaire; les courans d'eau qui descendent des hautes montagnes du centre de l'île, sont la plupart très-rapides, et quelques-uns sont très-larges.

Le pays est souvent rempli de broussailles; quelques routes sont assez bonnes; mais les meilleures sont désagréables, à cause de fort longues herbes, dont la graine, munie de crochets, s'attache aux bas et fait du mal; les naturels la nomment *piri-piri*. Les mouches furent aussi très-incommodes. Quelques cantons sont très-fertiles. L'arbre à pain et le cocotier y sont très-communs et très-beaux, et procurent un ombrage salutaire contre la chaleur du soleil. Certains territoires produisent aussi le cotonnier; il était en ce moment en fleur, qui ne produisait pas un grand effet, à cause de la petitesse de la

plante. Il y avait des terrains plantés en avoine et en canne à sucre; cette plante croissait naturellement dans quelques endroits.

Souvent interrompu dans sa marche par les ruisseaux, le voyageur anglais rencontrait aussi des obstacles dans le peu de largeur du pays bas, le long de la côte; il ne consistait quelquefois que dans une lisière très-étroite, où l'on apercevait à peine un arbre à pain ou un cocotier: on marchait au sommet de falaises rocailleuses, d'où la vue, en regardant en bas, était réellement effrayante; ensuite succédaient des vallées resserrées entre deux montagnes, et baignées par de larges rivières. Le secours des Taïtiens fut souvent utile à Wilson dans des passages difficiles, où il croyait ne pouvoir faire usage ni de ses mains, ni de ses pieds. Les hautes montagnes séparent ordinairement les territoires, et une pierre marque les limites.

Près de l'isthme qui joint ensemble les deux péninsules, je trouvai, dit Wilson, plus de mauvaises herbes et de broussailles que je n'en avais rencontré jusqu'alors; des espaces d'une longueur considérable en étaient tellement couverts, que l'on ne pouvait passer que le long de la mer; les maisons étaient peu nombreuses et peu habitées; dans la plupart on construisait de petites pirogues. Tous les Taïtiens de cet en-

droit avaient des outils de fer. Je demandai une hache de pierre; ils n'en avaient pas; bientôt ce sera une rareté dans le pays. Je m'informai du temps qu'ils mettaient à faire une pirogue avec des outils de fer: «A peu près une lune, répondirent-ils. — Combien vous en fallait-il quand vous vous serviez de haches de pierre?» Ils se mirent à rire de bon cœur, et contèrent dix lunes.

Un peu plus loin, le voyageur gravit avec Pierre au sommet des montagnes voisines, bordées de chaque côté d'une vallée profonde. «Les montagnes depuis le milieu de leur hauteur jusqu'à la mer, dit-il, étaient couvertes de cocotiers et d'arbres à pain, et les parties intérieures l'étaient de bananiers de montagne, de tarro, et d'une diversité infinie de plantes auxquelles les naturels ont recours, lorsque le pays inférieur ne peut fournir à tous leurs besoins. Frappé de ce coup d'œil, je questionnai Pierre sur les causes qui empêchaient les Taïtiens de cultiver un plus grand nombre de ces végétaux dans le pays inférieur, où il était évident qu'ils croitraient aussi bien, et même mieux. Il me dit qu'il fallait les attribuer aux dégâts commis par les arreoïs, et les hommes qui accompagnent Otou dans ses excursions de divertissement. Quoique cette troupe vagabonde ne reste que deux à trois jours dans chaque territoire, elle consomme ou détruit follement toutes

les productions, et souvent les jeunes plants, ne laissant aux habitans du lieu, pour subsister, que ce qu'ils peuvent tirer des montagnes. Ceux-ci préfèrent donc prendre la peine de graver sur des endroits presque inaccessible, plutôt que d'exposer les plantes qu'ils auront cultivées aux ravages de ces voleurs privilégiés.

«Je vis aussi très-bien, de cette hauteur, les récifs de corail qui par intervalles bordent la côte; quelques-uns en sont assez éloignés. Il y a des passes dans plusieurs endroits, et probablement un bon mouillage en dedans; mais je crains que le fond n'y soit rocailleux et mauvais pour les câbles.

«Le terrain de l'isthme est une espèce de désert couvert de plantes grimpantes et d'arbres inutiles, même dans les endroits où le pays inférieur pourrait être rendu fertile. Nulle part il n'a plus de douze cents pieds de largeur. Dans certains passages où nous étions obligés de nous écarter du bord de la mer, le voyage devint très-fatigant par les longues herbes, les roseaux, les marais et les nombreux ruisseaux. Dans d'autres les montagnes s'avancent au large, et forment des précipices escarpés et dangereux. D'ailleurs cet isthme est très-peu habité.»

Dès le commencement de sa course, le voyageur était arrivé à la maison d'Inna-Madoua, veuve

d'Oripia, l'ami des Anglais. Elle était absente. « Aheiné-Eno, son principal domestique, me reçut très-bien, continue Wilson; il voulait faire cuire du poisson. Je n'avais pas le temps d'attendre que le repas fût prêt; je déclinai son offre. L'air intelligent de cet homme m'inspira l'idée de dire à Pierre de lui faire part du sujet de notre voyage, et de lui demander à quel nombre il pensait que s'élevaient les habitans fixes d'Ouiripou, lieu de sa demeure, donnant pour motif de nos recherches le désir des éris de Pretané, de rendre service aux Taïtiens en raison de la population de l'île. Alors cet homme m'indiqua un mode de calcul que j'adoptai par la suite. Il dit qu'Ouiripou renfermait quatre *matteynas*, et chaque *matteyna* dix *tis*; et il estima par chacune de ces divisions le nombre des hommes, des femmes et des enfans à deux cent cinquante pour tout le territoire. L'ayant prié de me dire ce que c'était qu'un *matteyna* et un *ti*, il répondit que le *matteyna* était une maison principale, distinguée par le rang de son possesseur actuel ou précédent, ou par une portion de terre qui lui est attachée, quelquefois par sa situation centrale relativement à d'autres maisons. Il ajouta que le *matteyna* place un *ti* ou une image au *morai*, ce qui lui donne la faculté d'y aller adorer. Les autres maisons du ressort du *matteyna* réclament leur portion du

même privilège, ce qui leur a fait donner le nom de *tis*. Dans quelques *matteynas* le nombre des personnes de chaque famille est de huit à dix; dans d'autres seulement de deux à trois; et souvent il arrive qu'un *matteyna* ou un *ti* est totalement abandonné. D'après cet exposé fort clair et ce que j'ai vu depuis par moi-même de la faiblesse de la population, je n'ai compté que six personnes par *matteyna* et autant par *ti*; car un *ti* est souvent occupé par une famille plus nombreuse que ne l'est le *matteyna*, et souvent les deux mots s'appliquent à la même maison. Ainsi, chaque fois que cela arrive, il y aurait un excédant de six personnes dans le calcul. »

A chaque endroit où le voyageur s'arrêta, il prit des informations sur la population. Les explications qu'on lui donna, coïncident avec celles qu'il avait reçues d'Aheiné-Eno, et il en résulta que les vingt territoires de Taïti et de Tiarabou ne renfermaient que 16,000 habitans de tout âge et de tout sexe.

Cette faible population, qui n'est nullement proportionnée à la surface habitable de l'île, est due à la coutume affreuse de tuer les enfans nouvellement nés, coutume en usage non-seulement parmi les *arreois*, mais aussi parmi les femmes de tous les rangs. Wilson en vit une dans la foule que son arrivée avait rassemblée. « C'é-

tait, dit-il, une femme d'une figure agréable ; elle passait parmi ses compatriotes pour une beauté accomplie. Ce motif l'avait sans doute portée à détruire son enfant, parce que le nombre des femmes n'étant pas proportionné à celui des hommes, celles qui ont la réputation d'être belles sont courtisées et reçoivent beaucoup de présens. Elles s'accoutument à changer de maris, à aller avec eux d'un endroit à un autre, et à courir après les divertissemens et les plaisirs ; plutôt que de s'en priver, elles étouffent les sentimens les plus naturels et les plus doux, et sacrifient leurs enfans. Comme il n'y a pas la moindre idée d'horreur attachée à cette action inhumaine, des milliers d'enfans qui viennent d'être mis au monde ne voient jamais la lumière. Lorsque le père ou la mère sont disposés à sauver l'enfant, ils y réussissent quelquefois. Si la femme déclare qu'elle ne veut pas élever l'enfant, l'homme se soumet en général à sa volonté. D'un autre côté, si la tendresse maternelle parle à son cœur, et que le mari persiste dans son dessein atroce, l'enfant est souvent sauvé, parce qu'elle arrange les choses de manière à ce que les voisins interviennent ; et si la pauvre créature n'est pas mise à mort à l'instant même où elle vient de naître, les parens n'osent plus la tuer ensuite, et les plus insensibles deviennent aussi passionnés pour leurs enfans qu'on peut

l'être dans un pays civilisé. En général les Taïtiens épargnent les enfans mâles plutôt que les filles, ce qui rend raison en partie de la disproportion des sexes, et n'est pas une des moindres causes de la faiblesse de la population. Les hommes qui ne sont pas assez riches en étoffes, en cochons ou en outils anglais pour acheter une femme, doivent s'en passer, ce qui les conduit à des désordres abominables, que la plume se refuse à tracer. »

Le voyageur rencontra Inna-Madoua dans la maison d'un chef. Quoiqu'elle ne fût pas chez elle, les ordres qu'elle donna pour qu'on lui préparât un bon dîner furent exécutés à l'instant. « Je pus, continue Wilson, me convaincre de la faiblesse de la population ; car dans cette maison, où je pris des informations sur celle du territoire qui en dépendait, il ne s'y est jamais trouvé plus de trente personnes à la fois durant mon séjour, en y comprenant la suite d'Inna-Madoua et les Taïtiens attirés par la curiosité de me voir. Cette maison présentait un abrégé des occupations de ce peuple : à une extrémité des femmes collaient ensemble des portions d'étoffe ; des hommes faisaient des filets et des lignes ; d'autres dormaient ; d'autres buvaient de l'ava. Bien différens des naturels des îles des Amis, qui se rangent en cercle au nombre de cent à deux cents, et ont chacun leur portion d'une jatte immense, les Taïtiens ne

se réunissent que deux ou trois, et boivent l'ava dans une petite écale de coco. Du reste il paraît que cette boisson funeste est ici très-rare, et que les éris seuls sont livrés à son usage immodéré.

« Le lendemain Inna-Madoua me mena à sa maison, située un mille plus loin. Je crus voir un jardin d'Europe : les plants d'ava étaient bien alignés ; chaque carré formait un parallélogramme régulier, composé de tranchées profondes de deux pieds, et disposées avec beaucoup de goût. Le tout était entouré d'une haie de bambous. La maison, longue de cent pieds, était entre le jardin et la mer. »

Les relations précédentes ont parlé de la promptitude avec laquelle les Taïtiens passent de la douleur à la joie, et de l'espèce d'indifférence qui forme la base de leur caractère. Wilson arriva dans le hameau où demeurait la mère du jeune homme qui portait son bagage. Pour témoigner la joie qu'elle éprouvait en revoyant son fils, elle se frappa plusieurs fois la tête avec une dent de requin, jusqu'à ce que le sang lui coulât en abondance sur la poitrine et les épaules. Son fils la regardait faire avec une insensibilité parfaite. « Je n'avais pu prévenir cette action insensée, dit Wilson ; mais comme elle continuait sans miséricorde, je leur parlai à tous deux avec humeur, et

j'obligeai la mère de finir. Le fils voyant mon déplaisir, observa froidement que c'était l'usage de Taïti.

« Un peu plus loin nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, dans une maison qui avait appartenu récemment à une femme avec laquelle Pierre avait vécu. Elle était morte. Elle avait auparavant été la femme d'un des révoltés, qui eut le malheur de se noyer dans le naufrage de la *Pandore*. Elle avait eu de lui deux jolies filles, qui étaient âgées de six à sept ans : elles ont le teint plus blanc que les mulâtresses, sont très-vives, et parlent beaucoup. Depuis la mort de leur mère, Pierre a pris soin d'elles ; elles témoignèrent une grande joie de le voir. Je leur donnai à chacune un petit miroir, ainsi qu'à la maîtresse de la maison. Nous nous reposions depuis quelques minutes, lorsque Pierre leur dit que depuis que le soleil était à telle hauteur, nous n'avions rien mangé. Aussitôt ces bonnes femmes manifestèrent une joie bien vive de l'occasion qui s'offrait de me régaler. Elles apprêtèrent aussitôt deux poulets pour mon diner, et un cochon pour celui des Taïtiens et de Pierre, parce qu'il prétendit qu'obligé de se conformer à quelques-uns de leurs usages, il ne pouvait pas manger dans la maison où j'étais.

« Je reçus dans cet endroit un messenger de Pomarri, qui l'avait chargé de venir au-devant de moi, pour me conduire dans le lieu de Tiarabou,

où avec sa suite il préparait une grande fête. Comme cela me détournait de ma route, je n'aurais pas accepté la proposition, si Pierre ne m'avait souvent parlé des précipices de la partie orientale de l'île comme impraticables pour tout autre que pour les naturels; encore, quoiqu'ils fussent accoutumés à franchir ces endroits escarpés, il leur arrivait souvent de tomber et de se tner. Il ajouta que, sans courir ce risque, je pourrais aussi bien me procurer les renseignements dont j'avais besoin des chefs des différens territoires, qui seraient probablement avec Pomari dans la partie méridionale de la péninsule.

« Je me rendis à ces raisons, et le lendemain nous gravâmes du côté de Taïti une montagne de hauteur médiocre; ensuite nous fîmes un mille dans un beau terrain qui va en pente vers l'isthme. Il est couvert d'une couche de terre végétale brune, et me parut, de toute l'île, le plus susceptible de culture. Quelques arbres sont dispersés sur sa surface, qui n'offre presque partout que des graminées et des fougères. L'isthme semblait être boisé dans toute sa largeur. Au-delà, du côté de Tiara-bou, le pays, dans une étendue de deux à trois milles, présentait un aspect semblable à celui que je parcourais, tapissé de fougères et uni à son sommet, coupé ou déchiré par des cavités ou ravines profondes, et s'élevant graduellement vers

les hautes montagnes qui occupent les divisions du milieu et de l'est de Tiara-bou. Du côté méridional de l'isthme, où nous descendîmes, on trouve une anse large de cent quatre-vingts pieds, et d'une profondeur suffisante pour admettre un vaisseau. Ce serait un mouillage excellent, si l'on pouvait trouver une passe sûre entre les grandes roches de corail qui sont en dehors.

« Indépendamment de cette anse, nous en avons traversé deux autres peu profondes, et ensuite nous sommes entrés dans le premier territoire de Tiara-bou. Le terrain bas y est si marécageux, qu'à chaque pas nous enfonçons presque jusqu'au genou. Il est aussi couvert de broussailles; mais il abonde en fruits à pain et en cocos. Plus à l'est, le sol est plus sec et plus ferme. Nous avons rencontré plusieurs maisons où les femmes battaient l'écorce pour faire de l'étoffe, et les hommes construisaient des pirogues. Nous y reçûmes des renseignements sur la population et l'aspect du sol de ce territoire, ainsi que de ceux qui en sont voisins.

« La pluie, qui commençait à tomber avec force, nous obligea de nous arrêter dans un endroit où était un chef qui connaissait Pierre. Sa pirogue fut tirée sur le rivage, et la petite cabane en fut tirée, pour qu'il y pût passer la nuit avec sa femme: c'est leur usage constant. Partout où les Taïtiens débarquent, s'ils sont venus dans une